

SHELBY MAHURIN

Gods

Monsters



SERPENT
&
DOVE 3

Gods & Monsters

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Serpent & Dove

1 – *Serpent & Dove*

2 – *Blood & Honey*

SHELBY MAHURIN

SERPENT
&
DOVE 3

Gods & Monsters

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Axelle Demoulin et Nicolas Ancion



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original
GODS & MONSTERS

© Shelby Mahurin, 2022
All rights reserved
Published by agreement with HarperCollins Publishers

Carte
© Leo Hartas, 2020

Pour la traduction française
© Éditions De Saxus, 2023

*Pour Jordan,
qui est plus une sœur qu'une amie.*





PREMIÈRE PARTIE



Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.

Proverbe français

UN NID DE SOURIS

Nicholina

*Piment royal, euphrase et belladone
Croc de vipère, œil de hibou
Saupoudrer de flore, vaporiser de faune
Pour un juste objectif ou une possession de fou.*

*Le parfum de l'ami et l'odeur de l'ennemi
Une âme aussi noire qu'une nuit sans étoiles
Car dans l'obscurité, voyagent les esprits
De l'un à l'autre dans un vol sans voile.*

Le sort m'est familier, oh oui, très familier. C'est notre préféré. Elle nous permet souvent de le lire. Le grimoire. La page. Le sort. Nos doigts dessinent chaque trait de plume, chaque lettre effacée, et ils frémissent d'anticipation. Ils nous promettent que nous ne serons jamais seuls, et nous les croyons. Nous *la* croyons. Parce que nous ne sommes pas seuls – nous ne sommes jamais seuls – et les souris vivent dans des nids avec des dizaines d'autres souris, des *centaines*. Elles se terrent pour élever leurs petits, leurs enfants, et trouvent des recoins chauds et secs où la nourriture et la magie abondent. Elles dénichent toujours des recoins à l'abri de la maladie, et de la mort.

Nos doigts parcourent à nouveau le parchemin, creusant de nouveaux sillons.

La mort. La mort, la mort, la *mort*, notre amie, notre ennemie, aussi inévitable que la respiration, elle finira par venir pour nous tous.

Mais pas pour moi.

Elle est terrible, la mémoire des morts. Méfiez-vous de la nuit où ils rêvent encore.

Nous déchirons le papier maintenant, nous le tailons en pièces. En morceaux de colère. Les débris s'éparpillent comme la cendre dans la neige. Comme les souvenirs.

Les souris se terrent toutes ensemble. Oui, elles veillent les unes sur les autres et se tiennent chaud, mais quand un souriceau de la portée est malade, les souris le mangent. C'est la vérité. Elles le grignotent, l'avalent, le dévorent pour nourrir la mère et le nid. Le dernier-né est toujours malade. Petit à tout jamais. Nous dévorerons la petite souris malade, et elle nous nourrira.

Elle nous nourrira.

Nous nous en prendrons à ses amis, à ses *amis* – un grognement s'échappe de ma gorge en articulant ce mot, cette promesse vide de sens – et nous les nourrirons jusqu'à ce qu'ils soient engraisés par le chagrin et la culpabilité, la frustration et la peur. Partout où nous irons, ils nous suivront. Puis nous les dévorerons aussi. Et lorsque nous livrerons la petite souris malade à sa mère à Château le Blanc, lorsque son corps se flétrira, lorsqu'elle saignera, son âme restera avec nous pour toujours.

Elle nous nourrira.

Nous ne serons jamais seuls.

L'ENCHANTERESSE

Reid

Une brume épaisse flottait dans le cimetière. Les pierres tombales, si anciennes qu'elles s'écroulaient et que les noms qui y étaient gravés avaient été depuis longtemps érodés par les éléments, se dressaient maladroitement vers le ciel. Depuis l'endroit où nous nous tenions, au bord de la falaise, même la mer en contrebas semblait se taire. Dans la lumière sinistre qui précède l'aube, je réalisai enfin l'origine de l'expression « muet comme une tombe ».

Coco passa une main sur ses yeux fatigués avant de désigner l'église dont on distinguait la forme au-delà de la brume. Petite. En bois. Dont le toit s'était effondré en partie. Sans qu'aucune lumière ne vacille derrière les vitres du presbytère. « Elle a l'air abandonnée.

— Et si elle ne l'est pas ? » Beau ricana, secouant la tête, mais s'interrompit pour bâiller. Il reprit, par-dessus son bâillement : « C'est une église, et nos visages sont affichés partout dans Belterra. Même un prêtre de campagne nous reconnaîtra.

— Très bien. » Le ton fatigué de Coco était moins mordant qu'elle ne l'aurait voulu. « Tu peux dormir dehors avec le chien, alors. »

Comme un seul homme, nous nous retournâmes vers le chien blanc spectral qui nous suivait. Il était apparu à la sortie de Césarine, juste avant que nous décidions de longer la côte plutôt que d'emprunter la route. Nous avons passé plus de temps dans la Forêt des yeux que nous ne l'aurions voulu. Depuis plusieurs jours, il nous suivait, sans jamais s'approcher suffisamment pour que nous puissions le toucher. Méfiants, perturbés, les matagots avaient disparu peu après son apparition. Ils n'étaient pas revenus. Peut-être que le chien était lui-même un esprit agité, un nouveau type de matagot. Mais peut-être qu'il n'était qu'un mauvais présage. Peut-être était-ce pour cette raison que Lou ne lui avait pas encore donné de nom.

La créature nous observait avec attention, ses yeux tel un contact fantôme sur mon visage. Je serrai la main de Lou plus fort. « Nous avons marché toute la nuit. Personne ne nous cherchera dans une église. Ce n'est pas le pire des endroits pour se cacher. Si le bâtiment n'est *pas* abandonné – je parlai par-dessus Beau, qui commençait à m'interrompre –, nous partirons avant que quelqu'un nous voie. D'accord ? »

Lou adressa un immense sourire à Beau, si large que je pouvais presque compter ses dents. « Tu as peur ? »

Il l'observa d'un air dubitatif. « Après les tunnels, tu devrais avoir peur aussi. »

Le sourire de Lou s'évanouit, et Coco se raidit, détournant le regard. La tension redressa ma propre colonne vertébrale. Lou n'ajouta rien, mais elle lâcha ma main pour se diriger vers la porte. Elle tourna la poignée. « Ce n'est pas fermé à clé. »

Sans un mot, Coco et moi la suivîmes pour franchir le seuil. Beau nous rejoignit dans le vestibule un instant plus tard, observant la pièce sombre avec une méfiance non dissimulée. Une épaisse couche de poussière recouvrait les candélabres. De la cire

avait coulé sur le sol en bois et avait durci parmi les feuilles mortes et les débris. Un courant d'air provenait du sanctuaire situé au fond. Il flottait une odeur de saumure, de pourriture.

« Bordel, cette église est hantée, chuchota Beau.

— Surveille ton langage. » Je le fusillai du regard et pénétrai dans le sanctuaire. Mon cœur se serra quand je vis les bancs délabrés. Les pages détachées des psautiers abandonnés dans un coin, occupés à pourrir. « C'était un lieu saint.

— Elle n'est pas hantée. » La voix de Lou résonna dans le silence. Elle s'arrêta derrière moi pour examiner un vitrail. Le visage lisse de sainte Madeleine semblait la dévisager. La plus jeune sainte de Belterra, Madeleine avait été vénérée par l'Église pour avoir offert à un homme une bague bénite. Grâce à cet objet sacré, sa femme qui le négligeait était retombée amoureuse de lui, refusant de le quitter, même après qu'il se fut embarqué dans un périlleux voyage en mer. Elle l'avait suivi dans les flots et s'était noyée. Seules les larmes de Madeleine l'avaient ranimée. « Les esprits ne peuvent pas habiter une terre consacrée. »

Les sourcils de Beau se froncèrent. « Comment le sais-tu ?

— Comment peux-tu l'ignorer ? répliqua Lou.

— Nous devrions nous reposer. » Je passai un bras autour des épaules de mon épouse et l'entraînai vers un banc tout proche. Elle paraissait plus pâle que d'habitude et des ombres étaient visibles sous ses yeux. Ses cheveux étaient emmêlés à force d'avoir été balayés par les vents, après des jours d'un voyage épuisant. Plus d'une fois, alors qu'elle pensait que je ne la regardais pas, j'avais vu tout son corps se convulser comme s'il combattait la maladie. Cela ne m'aurait pas surpris qu'elle soit malade. Elle avait traversé tant d'épreuves. Comme nous tous, d'ailleurs.

« Les villageois vont bientôt se réveiller. Ils viendront vérifier s'ils entendent du bruit. »

Coco s'installa sur un banc, ferma les paupières et releva le capuchon de sa cape. Pour se protéger de nous. « Quelqu'un devrait monter la garde. »

Alors que j'ouvrais la bouche pour me porter volontaire, Lou me prit de vitesse. « Je m'en charge.

— Non. » Je secouai la tête, incapable de me rappeler la dernière fois qu'elle avait véritablement dormi. Sa peau contre la mienne était froide et moite. Si elle luttait effectivement contre une infection, elle avait besoin de repos. « Dors. Je vais veiller. »

Un son s'éleva du fond de sa gorge quand elle posa une main sur ma joue. Son pouce effleura mes lèvres et s'y attarda. Comme ses yeux. « Je préférerais de loin te regarder. Que verrai-je dans tes rêves, Chass ? Qu'est-ce que j'entendrai dans tes...

— Je vais voir s'il n'y a pas de la nourriture dans l'arrière-cuisine », marmonna Beau en nous bousculant. Il jeta à Lou un regard dégoûté par-dessus son épaule. Mon estomac gargouilla quand je le regardai partir. Je déglutis et ignorai la douleur provoquée par la faim. La pression soudaine et malvenue dans ma poitrine. Doucement, je retirai la main de Lou de ma joue et j'enlevai mon manteau. Je le lui tendis.

« Va dormir, Lou. Je te réveillerai au coucher du soleil, et nous pourrons – les mots me brûlaient la gorge – nous pourrons reprendre la route. »

Vers le château.

Vers Morgane.

Vers une mort certaine.

Je n'exprimai pas une fois de plus mes inquiétudes.

Lou avait indiqué clairement qu'elle se rendrait à Château le Blanc, que nous venions avec elle ou non. Malgré toutes mes protestations, malgré le fait que je lui avais rappelé la raison pour laquelle nous avions

cherché des alliés, et pourquoi nous en avons besoin, Lou prétendait être à même de gérer Morgane seule. *Tu as entendu ce qu'a dit Claude.* Elle affirmait qu'elle n'hésiterait pas cette fois. *Elle ne peut plus me toucher.* Elle certifiait qu'elle était prête à brûler la maison de ses ancêtres, avec toute sa famille. *Nous construirons du nouveau.*

Du nouveau quoi ? avais-je demandé avec méfiance.

Tout sera nouveau.

Je ne l'avais jamais vue se comporter avec une telle intensité. Ce n'était pas de l'intensité, c'était de l'obsession. La plupart du temps, une lueur féroce illuminait ses yeux – une espèce de faim sauvage – et d'autres jours en revanche, aucune lumière ne semblait les habiter. Ces jours-là étaient infiniment pires. Elle regardait le monde d'un air éteint, refusant de me prêter la moindre attention ou de réagir à mes piètres tentatives pour la reconforter.

Une seule personne en était capable.

Et il n'était plus là.

Elle m'attira à côté d'elle et caressa mon cou presque distraitement. À son contact froid, un frisson me parcourut l'échine, et je fus pris d'une envie soudaine de m'éloigner. Je n'en fis rien. Un silence épais et lourd était tombé dans l'église, interrompu seulement par les grognements de mon estomac. La faim était une compagne fidèle. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais été rassasié. Avec la Troupe de Fortune ? Dans le Creux ? Dans la Tour ? De l'autre côté de l'allée, j'entendais la respiration de Coco se calmer progressivement. Je me concentrai sur le son, sur les poutres du plafond, plutôt que sur la peau glacée de Lou ou sur la douleur qui tirait ma poitrine.

Un moment plus tard, cependant, des cris retentirent dans l'arrière-cuisine, et la porte du sanctuaire

s'ouvrit. Beau réapparut en courant, passant en trombe devant la chaire. « Perplexe ! » Il fit de grands gestes vers la sortie alors que je me levais d'un bond. « C'est le moment de partir ! Tout de suite, tout de *suite*, on y va... »

— Stop ! » Un homme ratatiné, habillé comme un prêtre, fit irruption dans l'église en brandissant une cuillère en bois. Un ragoût jaunâtre en dégoulinait, comme si Beau avait interrompu son repas du matin. Les taches de légumes dans sa barbe – grisonnante, mal entretenue, dissimulant presque tout son visage – confirmèrent mes soupçons. « Je vous ai dit de revenir ici... »

Il s'arrêta brusquement quand il aperçut le reste d'entre nous. Instinctivement, je me tournai pour cacher ma figure dans l'ombre. Lou jeta sa capuche sur ses cheveux blancs, et Coco se leva, prête à détailler. Mais c'était trop tard. Je devinai à l'éclair dans ses yeux sombres qu'il nous avait reconnus.

« Reid Diggory. » Son regard sombre m'étudia de la tête aux orteils avant de se déplacer derrière moi. « Louise le Blanc. » Incapable de s'en empêcher, Beau s'éclaircit la gorge depuis l'entrée, et le prêtre le considéra brièvement avant de laisser échapper un petit rire moqueur et de secouer la tête. « Oui, je sais aussi qui vous êtes, mon garçon. Et vous aussi », ajouta-t-il à l'intention de Coco, dont la capuche dissimulait toujours le visage dans l'obscurité. Fidèle à sa parole, Jean-Luc avait ajouté son avis de recherche à côté des nôtres. Les yeux du prêtre s'arrêtèrent sur le couteau qu'elle avait dégainé par réflexe. « Rangez ça avant de vous blesser. »

— Nous sommes désolés de nous être introduits ici sans permission. » Je levai les mains en signe de supplication et lançai un avertissement silencieux à Coco. Je me glissai lentement dans l'allée afin de me

diriger vers la sortie. Dans mon dos, j'entendis les pas de Lou me suivre. « Nous n'avions pas de mauvaises intentions. »

Le prêtre émit un ricanement dubitatif, mais baissa sa cuillère. « Vous êtes entrés par effraction dans ma maison.

— C'est une église. » Le ton de Coco était apathique, et sa main s'abaissa comme si elle ne pouvait tout à coup plus supporter le poids de la dague. « Pas une résidence privée. Et la porte n'était pas fermée à clé.

— C'était peut-être pour nous attirer à l'intérieur », suggéra Lou avec une délectation inattendue. La tête inclinée, elle fixait le prêtre avec fascination. « Comme une araignée vers sa toile. »

Les sourcils du prêtre se baissèrent à cause du changement abrupt de conversation, tout comme les miens. Beau semblait aussi dérouté que moi. « Quoi ?

— Dans les parties les plus sombres de la forêt, expliqua-t-elle en arquant un sourcil, vit une araignée qui chasse d'autres araignées. On l'appelle l'Enchanteresse. Pas vrai, Coco ? » Comme Coco ne répondait pas, elle continua sans se décourager : « L'Enchanteresse se glisse dans les toiles de ses ennemies, elle tire sur leurs fils de soie en leur faisant croire qu'elles ont piégé une proie. Quand les araignées débarquent pour le festin, elle les attaque en les empoisonnant lentement avec son venin unique. Elle les savoure pendant plusieurs jours. Pour tout dire, c'est l'une des rares créatures du règne animal qui prend plaisir à faire souffrir ses victimes. »

Nous la fixâmes tous bouche bée. Même Coco. « C'est perturbant, commenta finalement Beau.

— C'est intelligent, insista Lou.

— Non. » Une grimace déforma son visage. « C'est du *cannibalisme*.

— Nous avons besoin d'un abri », intervins-je un peu trop fort, d'une voix légèrement paniquée. Le prêtre, qui avait regardé mes amis se chamailler avec un froncement de sourcils déconcerté, reporta son attention sur moi. « Nous n'avions pas remarqué que l'église était occupée. Nous allons partir tout de suite. »

Il continua à nous évaluer en silence, la lèvre légèrement retroussée. Des fils d'or apparurent devant moi en réaction. Chercher. Sonder. Protéger. J'ignorai sa question silencieuse. Je n'avais pas besoin de faire appel à la magie. Le prêtre ne maniait qu'une cuillère. Même s'il avait brandi une épée, les rides de son visage indiquaient qu'il s'agissait d'un vieillard. Diminué. Malgré la haute taille qui avait dû être la sienne, le temps semblait avoir flétri sa musculature, ne laissant qu'un vieil homme chétif. Nous pouvions le semer. J'attrapai la main de Lou pour me préparer, en jetant un coup d'œil à Coco et Beau. Ils m'adressèrent un bref hochement de tête pour me montrer qu'ils avaient compris mon intention.

La mine renfrognée, le prêtre brandit sa cuillère comme pour nous arrêter, mais à ce moment-là, une nouvelle vague de faim tenailla mon estomac. Le grognement retentit dans la pièce comme un tremblement de terre. Impossible de l'ignorer. Les yeux plissés, le prêtre détacha les yeux de ma personne pour fixer sainte Madeleine dans le silence qui suivit. Après un moment, il marmonna à contrecœur : « Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ? »

Je ne répondis pas. La chaleur me piquait les joues. « Nous allons partir sans attendre », répétais-je.

Ses yeux rencontrèrent les miens. « Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

— Il y a... quelques jours.

— Combien ? »

Beau répondit pour moi. « Quatre. »

Un nouveau gargouillis d'estomac ébranla le silence. Le prêtre secoua la tête. L'air de vouloir avaler sa cuillère. Il ajouta : « Et... quand avez-vous dormi pour la dernière fois ? »

Encore une fois, Beau ne put se retenir. « Nous avons dormi dans un bateau de pêcheurs il y a deux nuits, mais l'un des marins nous a surpris avant le lever du soleil. Il a essayé de nous prendre dans son filet, cet imbécile. »

Les yeux du prêtre se tournèrent vers les portes de l'église. « Aurait-il pu vous suivre jusqu'ici ?

— Je viens de dire que c'était un imbécile. Reid l'a pris dans son propre filet. »

Les yeux de l'ecclésiastique retrouvèrent les miens. « Vous ne lui avez pas fait de mal. » Ce n'était pas une question. Je ne répondis pas, préférant serrer plus fort la main de Lou, et je me préparai à courir. Cet homme – ce saint homme – n'allait pas tarder à donner l'alerte. Nous devions mettre des kilomètres entre lui et nous avant que Jean-Luc ne débarque.

Lou ne semblait pas partager mon inquiétude.

« Comment vous appelez-vous, prêtre ? demanda-t-elle avec curiosité.

— Achille. » Son air renfrogné réapparut. « Achille Altier. »

Le nom m'était familier, mais je n'arrivais pas à le situer. Peut-être était-il déjà venu à la cathédrale Sainte-Cécile de Césarine ? Peut-être l'avais-je rencontré alors que j'étais sous serment, comme Chasseur. Je l'examinai avec méfiance. « Pourquoi n'avez-vous pas prévenu les chasseurs, Père Achille ? »

Il avait l'air extrêmement mal à l'aise. Les épaules raides, il fixait sa cuillère. « Vous devriez manger, déclara-t-il d'un ton bourru. Il y a du ragoût dans l'arrière-cuisine. Il devrait y en avoir assez pour tout le monde. »

Beau n'hésita pas. « Du ragoût de quoi ? » Quand je me tournai pour lui jeter un regard désapprobateur, il haussa les épaules. « Il aurait pu réveiller toute la ville dès qu'il nous a reconnus... »

— Il peut encore le faire, lui rappelai-je, d'une voix dure.

— ... et mon estomac est à deux doigts de se manger lui-même, termina-t-il. Le tien aussi, dirait-on. Nous avons besoin de nourriture. » Il huma l'air et demanda au Père Achille : « Il y a des pommes de terre dans votre ragoût ? Je n'en suis pas friand. C'est une question de texture. »

Le prêtre plissa les yeux et agita sa cuillère vers l'arrière-cuisine. « Dégagez de ma vue, mon garçon, avant que je ne change d'avis. »

Beau baissa la tête en signe de défaite avant de passer devant nous. Lou, Coco, et moi ne bougeâmes pas. Nous échangeâmes des regards méfiants. Après un long moment, le Père Achille poussa un soupir. « Vous pouvez dormir ici aussi. Juste aujourd'hui, ajouta-t-il d'un ton irrité, à condition que vous ne me dérangiez pas. »

— Nous sommes dimanche matin. » Coco abaissa enfin sa capuche. Ses lèvres étaient gercées, son visage émacié. « Les villageois ne devraient-ils pas bientôt assister à la messe ? »

Il répondit par un *pff* moqueur. « Je n'ai pas célébré d'office depuis plusieurs années. »

Un prêtre reclus. C'était donc ça. Je comprenais maintenant pourquoi la chapelle était aussi délabrée. Jadis, je l'aurais méprisé pour son échec en tant que guide religieux. Pour son échec en tant qu'homme. Je l'aurais réprimandé d'avoir tourné le dos à sa vocation. À Dieu.

Comme les temps avaient changé...

Beau réapparut avec un bol en terre et s'appuya nonchalamment contre l'encadrement de la porte. La vapeur du ragoût s'enroulait autour de son visage. Quand mon estomac gargouilla à nouveau, il sourit. Je parlai entre des dents serrées : « Pour quelle raison nous aidez-vous, mon père ? »

À contrecœur, le prêtre examina mon visage pâle, puis la cicatrice de Lou, enfin l'état léthargique de Coco. Les cernes profonds sous nos yeux et nos joues creusées. Puis il se détourna et fixa durement le vide au-dessus de mon épaule. « Qu'est-ce que ça peut faire ? Vous avez besoin de nourriture. J'en ai. Vous avez besoin d'un endroit pour dormir. Les bancs vides ne manquent pas.

— La plupart des membres de l'Église ne nous accueilleraient pas.

— La plupart des membres de l'Église n'accueilleraient pas leur propre mère si c'était une pécheresse.

— Non. Mais ils la brûleraient si c'était une sorcière. »

Il haussa un sourcil d'un air sardonique. « C'est ça que vous cherchez, mon garçon ? Le pieu ? Vous voulez que je vous inflige le châtiment divin ?

— Je crois, intervint Beau depuis le seuil de la porte, qu'il fait simplement remarquer que *vous* faites partie de l'Église... à moins que ce ne soit vous le pécheur dans cette histoire ? N'êtes-vous pas le bienvenu parmi vos pairs, Père Achille ? » Il jeta un coup d'œil à l'église délabrée. « Même si je déteste les conclusions hâtives, nos patriarches bien-aimés auraient sûrement envoyé des gens pour réparer ce taudis, si c'était le cas. »

Les yeux d'Achille s'assombrirent. « Surveillez votre ton. »

J'interrompis la discussion avant que Beau ne le provoque davantage, en écartant les bras. En signe d'incrédulité. De frustration. De... tout. La pression

montait dans ma gorge à cause de la gentillesse inattendue de cet homme. Ça n'avait pas de sens. Ça ne pouvait pas être vrai. Même si la description de Lou était abominable, une araignée cannibale nous attirant dans sa toile semblait plus probable qu'un prêtre nous offrant un abri. « Vous savez qui nous sommes. Vous savez ce que nous avons fait. Vous savez ce qui se passera si l'on apprend que vous nous avez offert un refuge. »

Il m'étudia longtemps avec une expression impénétrable. « Ne nous faisons pas prendre, alors. » Avec un soupir d'exaspération, il se dirigea vers la porte de l'arrière-cuisine. Il s'arrêta sur le seuil pour jeter un coup d'œil au bol de Beau. Il s'en empara dans la seconde qui suivit, ignorant les protestations de Beau et me le fourra dans les mains. « Vous n'êtes que des enfants », marmonna-t-il sans croiser mon regard. Quand mes doigts se refermèrent autour du récipient et que mon estomac se contracta douloureusement, il le lâcha. Il redressa sa soutane, puis se frotta la nuque. Il indiqua le ragoût d'un signe de tête. « Ça ne sera pas bon si ça refroidit. »

Puis il tourna les talons et quitta la pièce d'un pas furieux.

L'OBSCURITÉ QUI EST LA MIENNE

Lou

L'obscurité.

Elle recouvre tout. Elle m'enveloppe, rétrécit mon univers, se pressant contre ma poitrine, ma gorge, ma langue jusqu'à ne plus faire qu'un avec moi. Piégée dans l'œil de ce cyclone, noyée dans ses profondeurs, je me replie sur moi-même jusqu'à ne plus exister du tout. Je suis l'obscurité. Et l'obscurité m'appartient.

C'est affreusement douloureux.

Je ne devrais pas avoir mal. Je ne devrais rien ressentir. Je suis informe et immuable, une tache parmi la Création. Sans forme. Sans vie, ni poumon, ni extrémités à contrôler. Je ne peux pas voir, je ne peux pas respirer, et pourtant l'obscurité m'aveugle. La pression m'étouffe, m'étrangle, augmentant à chaque seconde qui passe jusqu'à m'anéantir. Mais je ne peux pas crier. Je ne peux pas penser. Je peux seulement entendre – non, sentir – une voix qui se déploie dans les ombres. Une voix belle et redoutable. Elle serpente autour de moi, en moi, et chuchote, me promettant l'oubli. Me promettant le répit.

Rends-toi, chantonne-t-elle, et oublie. Ne ressens aucune douleur.

Pendant un moment, ou un millier de moments, j'hésite, je réfléchis. Se rendre et oublier est plus attirant que résister et se souvenir. Je suis faible et je n'aime pas la douleur. La voix est si belle, si tentante, si forte, que je la laisse presque me consumer. Et pourtant... je n'y parviens pas. Si je lâche prise, je perdrai quelque chose d'important. Quelqu'un d'important. Je ne sais même plus de qui il s'agit.

Je ne parviens pas non plus à me rappeler qui je suis.

Tu es l'obscurité. Les ombres se rapprochent, et je me replie sur moi-même. Je ne suis qu'un grain de sable sous des vagues noires infinies. *Cette obscurité est la tienne.*

Je m'accroche encore.

LA FLAMME DE COCO

Reid

Coco était appuyée contre une pierre tombale à côté de moi. Une statue de sainte Madeleine, rongée par les ans, se dressait près de nous, son visage de bronze disparaissant dans le crépuscule gris. Bien qu'elle ait fermé les yeux depuis longtemps, Coco ne dormait pas. Elle ne parlait pas non plus. Elle se contentait de frotter du pouce une cicatrice sur sa paume, encore et encore jusqu'à ce que la peau finisse par être irritée. Elle ne se rendait sûrement pas compte de son geste machinal. Elle ne semblait pas remarquer quoi que ce soit.

Elle m'avait suivi dans le cimetière après que Lou eut saccagé l'arrière-cuisine à la recherche de viande rouge, refusant le poisson que le père Achille avait préparé pour le dîner. Il n'y avait rien d'étonnant dans la façon dont Lou avait entamé la pièce de bœuf, même si le morceau n'était pas entièrement cuit. Nous étions affamés depuis des jours. Notre petit-déjeuner de ragoût et notre déjeuner de pain dur et de fromage n'avaient pas apaisé notre faim. Et pourtant...

Mon estomac se contracta sans explication.

« Est-ce qu'elle est enceinte ? » demanda Coco après un long moment. Ses paupières s'ouvrirent et

elle tourna la tête vers moi. Son ton était indifférent. « Dis-moi que vous avez été prudents. Dis-moi qu'on n'a pas ce problème en plus du reste.

— Elle a saigné il y a deux semaines, et depuis, nous n'avons pas... » Je me raclai la gorge.

Coco hocha la tête, puis inclina à nouveau le menton vers le ciel et ferma les yeux en laissant échapper une lourde expiration. « Bien. »

Je l'observai. Bien qu'elle n'ait pas pleuré depuis la Mascarade des crânes, ses paupières restaient gonflées. Des traces de khôl maculaient encore ses joues. Des traces de larmes. « Est-ce que tu... » Les mots se coincèrent dans ma gorge. Je toussai pour m'en débarrasser et je réessayai. « J'ai vu une baignoire à l'intérieur si tu as besoin de te laver. »

Ses doigts se resserrèrent autour de son pouce, comme si elle sentait encore le sang d'Ansel sur ses mains. Elle les avait frottées à vif dans le Doleur cette nuit-là. Elle avait brûlé ses vêtements au *Léviathan*, l'auberge où tant de choses avaient mal tourné. « Je suis trop fatiguée », finit-elle par murmurer.

La douleur si familière du chagrin me brûla la gorge. Beaucoup trop familière. « Si tu as besoin d'en parler... »

Elle n'ouvrit pas les paupières. « Nous ne sommes pas amis.

— Si. »

Comme elle ne répondait pas, je me détournai en m'efforçant de ne pas boudier. Très bien. Elle ne souhaitait pas avoir cette conversation ; moi encore moins. Je croisai les bras pour me protéger du froid et je venais de m'installer pour une longue nuit de silence quand l'expression déterminée d'Ansel apparut derrière mes paupières. Sa volonté farouche. *Lou est mon amie*, m'avait-il dit un jour. Il avait été prêt à

la suivre à Château Le Blanc avant moi. Il avait gardé ses secrets. Porté ses fardeaux.

La culpabilité m'envahit. Me déchira.

Que ça lui plaise ou non, Coco et moi étions amis.

Je me forçai à parler, même si je me sentais stupide. « Tout ce que je dis, c'est qu'après la mort de l'archevêque, ça m'a aidé de parler. De lui. Alors... » Je haussai les épaules, le cou brûlant. Les yeux brûlants. « Si tu as besoin de... d'en parler... je suis là, Coco. »

Là, elle ouvrit les yeux. « L'archevêque était un gros connard, Reid. Le comparer à Ansel est méprisable.

— Oui, eh bien, répliquai-je en la fixant, on ne choisit pas ceux qu'on aime. »

Elle baissa rapidement les yeux. Je fus gêné de remarquer que sa lèvre frémissait. « Je sais.

— Tu le sais ?

— Évidemment », rétorqua-t-elle avec un soupçon de son ancienne dureté. Le feu illuminait ses traits. « Je sais que ce n'est pas ma faute. Ansel m'aimait, et ce n'est pas parce que je ne l'aimais pas de la même façon que je l'aimais moins. Je l'aimais certainement plus que *toi*. » Malgré son assurance enflammée, sa voix se brisa sur la dernière phrase. « Alors tu peux prendre tes conseils, ta condescendance et ta pitié, et te les enfoncer dans le cul. » Je maintins un visage impassible, refusant de me lever. Elle pouvait s'emporter. Je pouvais le supporter. Elle se leva d'un bond et pointa un doigt dans ma direction. « Et je ne vais pas te laisser me *juger* pour... » Sa poitrine se souleva au rythme de son souffle irrégulier, et une larme roula sur sa joue. Lorsqu'elle tomba entre nous, grésillant au contact de la neige, tout son corps s'affaissa. « Pour quelque chose que je n'ai pas pu éviter », termina-t-elle, si bas que je faillis ne pas l'entendre.

Lentement, maladroitement, je me levai pour me placer à côté d'elle. « Je ne te juge pas Coco. Je n'ai

pas pitié de toi non plus. » Elle lâcha un ricanement dubitatif, et je secouai la tête. « Je t'assure que non. Ansel était aussi mon ami. Sa mort n'était pas ta faute.

— Ansel n'est pas le seul à être mort cette nuit-là. »

Ensemble, nous suivîmes des yeux le fin panache qui s'élevait de sa larme.

Puis nous contemplâmes le ciel.

De la fumée obscurcissait le soleil couchant, sombre et inquiétante. Elle était lourde. Cela n'aurait pas dû être possible. Nous avions voyagé pendant des jours entiers. Le ciel aurait dû être dégagé ici, à des kilomètres et des kilomètres de Césarine, où la fumée s'échappait encore des entrées de tunnel, de la cathédrale, des catacombes, du château, des cimetières, des auberges et des ruelles. Mais la flamme qui dévorait le sous-sol de la capitale n'était pas un simple incendie. C'était un feu noir, artificiel et sans fin, qui paraissait jaillir des entrailles de l'enfer.

C'était le feu de Coco.

Un feu dont la fumée pouvait envelopper un royaume entier.

Il brûlait d'une chaleur plus intense qu'une flamme ordinaire, ravageant à la fois les tunnels et les pauvres âmes qui y étaient piégées. Pire encore, selon le pêcheur qui nous avait accostés – dont le *frère* était novice chez les Chasseurs – personne ne parvenait à éteindre l'incendie. Le roi Auguste parvenait juste à le contenir en postant un chasseur à chaque entrée. Les balisardes empêchaient le fléau de se propager.

Il semblait que La Voisin avait dit vrai. Quand je l'avais prise à part dans *Le Léviathan*, avant qu'elle ne s'enfuit dans la forêt avec les Dames rouges survivantes, son avertissement avait été clair : *Le feu fait rage avec son chagrin. Il ne s'arrêtera pas, tant qu'elle ne cessera pas d'être triste.*

Toulouse, Thierry, Liana, et Terrance étaient piégés dans ces tunnels.

« Ce n'est pas ta faute non plus, Coco. »

Ses traits se déformèrent alors qu'elle fixait la statue de sainte Madeleine. « Ce sont mes larmes qui ont déclenché l'incendie. » Assise les épaules voûtées, elle replia ses genoux contre sa poitrine. Serra ses bras autour de ses jambes. « Ils sont tous morts à cause de moi.

— Tout le monde n'est pas mort. » Je pensai immédiatement à Mme Labelle. À ses chaînes, à sa ciguë, à sa cellule humide. Aux doigts durs du roi sur son menton. À ses lèvres. La rage fit bouillonner mon sang. Même si cela me rendait méprisable, je ressentais également du soulagement. Grâce au feu de Coco, le roi Auguste – mon père – avait des problèmes plus importants à gérer que ma mère.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Coco précisa : « Pour l'instant. »

Merde.

« Nous devons rentrer », annonçai-je gravement alors que le vent se levait autour de nous. J'imaginais l'odeur des corps calcinés dans la fumée, le sang d'Ansel sur la terre. Même avec le renfort des Dames rouges et des loups-garous – même avec l'aide de l'Homme sauvage – nous avions perdu. Une fois de plus, je fus frappé par la folie totale de notre plan. Morgane nous massacrerait si nous marchions seuls sur le château. « Lou ne m'écouterà pas, mais peut-être qu'elle t'écouterà. Deveraux et Blaise sont restés pour chercher les autres. Nous pouvons les aider, et après, nous pouvons...

— Ils ne vont pas les trouver, Reid. Je te l'ai dit. Ceux qui sont restés dans ces tunnels sont morts.

— Il est déjà arrivé que les tunnels bougent », répétai-je pour la dixième fois, me creusant la tête

pour trouver un argument – n'importe lequel – qui aurait pu m'échapper lors de nos précédentes discussions. Si je persuadais Coco, elle pourrait persuader Lou. J'en étais certain. « Peut-être qu'ils se sont encore déplacés. Peut-être que Toulouse et Thierry sont coincés dans un passage sécurisé, sains et saufs.

— Et peut-être que Liana et Terrance se transforment en chats domestiques à la pleine lune. » Elle ne prit pas la peine de relever la tête, et sa voix me sembla à nouveau dangereusement apathique. « Laisse tomber, Reid. Lou a raison. Il faut mettre un terme à tout ça. Sa méthode est aussi bonne que n'importe quelle autre. Meilleure, même. Au moins, on avance.

— Quel était l'intérêt d'assembler tant d'alliés, alors ? » Je luttais pour ne pas laisser transparaître ma frustration. « Nous ne pouvons pas tuer Morgane tout seuls.

— Nous ne pouvons clairement pas la tuer avec des alliés non plus.

— Alors, il faut en trouver de nouveaux ! On retourne à Césarine et on met au point une stratégie avec Deveraux...

— Qu'est-ce que tu attends de lui exactement ? Qui sont ces mystérieux alliés que tu espères trouver ? Est-ce que Claude doit... les faire pousser sur les arbres ? » Son regard se durcit. « Il n'a pas pu sauver Ansel au cours de la Mascarade des crânes. Il n'a même pas pu sauver sa propre famille, ce qui nous permet de comprendre qu'il ne peut pas nous aider non plus. Il ne peut pas tuer Morgane. Regarde les choses en face, Reid. C'est la voie que nous devons suivre. On ne peut pas chercher des fantômes dans Césarine. »

Je desserrai la mâchoire. La chaleur monta vers mon cou. Je ne savais pas quoi faire. « Ma mère n'est pas un fantôme.

— Ta mère est capable de se débrouiller toute seule.

— Sa *vie*...

— ... dépend entièrement de son habileté à mentir. » Beau se dirigeait vers nous avec désinvolture depuis la cuisine de l'église, pointant un doigt paresseux vers le ciel rempli de fumée. « Notre père sera prêt à tout pour mettre fin à cet incendie, même à faire appel à une sorcière. Tant que les nuages sont littéralement suspendus au-dessus de nos têtes, ta mère ne risque rien. Excusez-moi d'avoir écouté aux portes, au fait, ajouta-t-il. Je voulais savoir si l'un d'entre vous avait remarqué ma nouvelle barbe. » Il marqua une pause. « Ah et aussi, Lou n'a pas cligné des yeux depuis une demi-heure. »

Je fronçai les sourcils. « Quoi ? »

— Elle n'a pas cligné des yeux, répéta-t-il en se laissant tomber sur le sol à côté de Coco et en posant une main sur la nuque de la Dame rouge. Ses doigts la malaxèrent doucement. « Pas une seule fois. Elle a passé les trente dernières minutes à fixer le vitrail en silence. C'est louche. Elle a même réussi à faire fuir le prêtre. »

Un sentiment de malaise s'insinua dans mon estomac. « Tu as chronométré ses battements de paupières ? »

— Pas toi ? » Beau haussa un sourcil incrédule. « C'est ta femme... ou ta petite amie, ta maîtresse, peu importe l'étiquette que tu lui donnes. Elle a clairement quelque chose qui ne tourne pas rond, mon frère. »

Le vent balaya le paysage autour de nous. Non loin de l'église, le chien blanc réapparut. Pâle et spectral. Silencieux. Il nous observait. Je me forçai à l'ignorer, à me concentrer sur mon frère et ses observations stupides. « Tant qu'on y est à rappeler l'évidence, tu n'as pas de barbe », décrétai-je d'un ton irrité en

désignant son menton nu. Je jetai un coup d'œil à Coco, qui cachait toujours son visage contre ses genoux. « Chacun fait son deuil différemment.

— Je te dis que ça va au-delà de *différemment*.

— Où veux-tu en venir ? » Je décochai un regard noir. « Nous savons tous qu'elle a récemment subi des... des changements. Mais c'est toujours Lou. » Inconsciemment, je jetai un coup d'œil au chien. Il me dévisageait avec une immobilité surnaturelle. Même le vent ne faisait pas onduler son pelage. Je me mis debout, levai la main et émis un léger sifflement. « Viens là, mon grand. » Je fis un pas de plus. Encore plus près. Il ne bougea pas. À Beau et Coco, je murmurai : « Lui a-t-elle déjà donné un nom ?

— Non, répondit Beau d'un air entendu. Elle n'a même pas l'air de remarquer sa présence.

— Tu fais une fixation.

— Tu détournes la conversation.

— Tu n'as toujours pas de barbe. »

Il porta la main à son menton imberbe. « Et toi, tu n'as toujours pas... »

Mais il s'arrêta net quand plusieurs choses se produisirent en même temps. Le vent se leva subitement alors que le chien se retournait et disparaissait dans les arbres. Un « Attention ! » alarmant déchira l'air – une voix familière, trop familière, qui n'était pas à sa place au milieu de la fumée et des ombres au point que ça me rendit malade – suivi par le bruit strident du métal qui se déchire. Comme un seul homme, nous levâmes les yeux, horrifiés. Trop tard.

La statue de sainte Madeleine fut tranchée au niveau de la taille, et le buste fut emporté par une terrible bourrasque. Il se précipitait vers Beau et Coco. Elle attrapa mon frère avec un cri et essaya de le tirer hors de la trajectoire du projectile, mais leurs jambes...

Je bondis en avant et me jetai sur le morceau de statue en plein vol. J'atterris durement alors que Coco et Beau repliaient leurs jambes. Le temps s'arrêta pendant une brève seconde. Beau vérifia que Coco n'était pas blessée, et elle ferma les yeux, frissonnant sur un sanglot. La douleur dans mon flanc me fit grimacer, et je tentai de reprendre mon souffle, de m'asseoir...

Non.

La douleur oubliée, je me retournai et me remis debout pour faire face à la nouvelle venue.

« Bonjour, Reid », chuchota Célie.

Le visage blême, tremblante, elle serrait un sac en cuir contre sa poitrine. Des coupures et des éraflures superficielles entachaient sa peau de porcelaine, et l'ourlet de sa robe en soie noire pendait en lambeaux autour de ses pieds. Je reconnaissais ce vêtement, c'était celui qu'elle avait porté aux funérailles de Filippa.

« Célie. » Je la fixai pendant un moment, incapable d'en croire mes yeux. Elle ne pouvait pas être ici. Elle ne pouvait pas avoir traversé seule ces étendues sauvages, en robe de soie et en pantoufles. Mais comment expliquer sa présence autrement ? Elle ne s'était pas matérialisée subitement à cet endroit précis. Elle avait... elle avait dû nous suivre. Célie. La réalité de la situation s'imposa à moi et j'agrippai ses épaules, résistant à l'envie de la secouer, de la serrer dans mes bras, de la gronder. Mon poulx battait dans mes oreilles. « Que diable fais-tu ici ? » Quand elle recula, le nez plissé, je la lâchai et je titubai en arrière. « Je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Tu ne m'as pas fait de mal », fit-elle. Ses yeux, écarquillés, paniqués, se posèrent sur ma chemise. Je remarquai seulement le liquide sombre dont elle était imbibée. Métallique. Visqueux. Le tissu collait à ma

peau. Je fronçai les sourcils. « C'est juste que tu... tu es couvert de sang. »

Abasourdi, je me tournai à moitié et soulevai ma chemise pour examiner mes côtes. La douleur sourde ressemblait plus à une contusion qu'à une blessure.

« Reid », me héla Beau d'un ton sec.

Quelque chose dans sa voix stoppa mes mouvements. Lentement, je suivis son doigt jusqu'à l'endroit où sainte Madeleine gisait dans la neige.

Jusqu'à l'endroit où des larmes de sang coulaient sur ses joues.

LA PETITE LARME

Reid

Après avoir discuté à voix basse, comme si la statue pouvait nous entendre, nous nous retirâmes à l'abri dans le bâtiment religieux. « C'est ce misérable chien », décréta Beau, en se laissant tomber sur le banc à côté de Coco. Près de la chaire, Lou se leva. La lumière des bougies illuminait la moitié de son visage, laissant le reste dans l'ombre. Un frisson me parcourut l'échine face à cette image chthonienne, on aurait en effet dit qu'elle était coupée en deux. En partie Lou et en partie... autre chose. Quelque chose de terriblement sombre.

Elle fronça les sourcils, et ses yeux papillonnèrent entre Célie et moi. « Qu'est-ce que c'est ? »

— Ce n'est rien, répondis-je plus brutalement que prévu en me tournant vers Célie. Elle rentre chez elle demain matin. »

Célie leva le menton. Elle resserra les mains sur la bandoulière de son sac en cuir. Elles tremblaient légèrement. « Non.

— Célie. » Exaspéré, je la conduisis sur le banc à côté de Lou, qui ne fit pas un geste pour la saluer. C'était bizarre. J'avais cru que les deux avaient formé un lien provisoire après ce qu'elles avaient enduré à

la Mascarade des crânes. « Tu viens de voir à quel point c'est dangereux de rester avec nous. Dans ce royaume, tout le monde veut notre mort.

— Je ne veux pas notre mort. » Beau posa les pieds sur le banc en face de lui, croisa les chevilles et passa un bras autour des épaules de Coco. Quand son regard se porta sur Célie, elle rougit. « Merci pour l'avertissement, au fait, Mademoiselle Tremblay. On dirait que tous les autres ont oublié leurs bonnes manières. C'est consternant. Cette statue nous aurait écrasés si vous n'aviez pas été là.

— Statue ? demanda Lou.

— La statue du cimetière... est tombée », murmurai-je. Je ne fis pas allusion aux larmes de sang.

Nous ignorant tous les deux, les joues encore roses depuis que Beau l'avait regardée, Célie exécuta une profonde révérence. « V... votre Altesse. Ils ne sont pas les seuls à avoir oublié leurs bonnes manières. Veuillez me pardonner. »

Il haussa un sourcil et me sourit par-dessus la tête inclinée de Célie. « Je l'aime bien. »

Coco souleva son capuchon pour dissimuler son visage. Elle ne se cala pas dans le bras de Beau, mais ne s'écarta pas non plus. « Elle ne devrait pas être ici.

— C'est le chien, répéta Beau avec insistance. Partout où il va, la catastrophe suit. Il était là aussi quand le pêcheur a essayé de nous noyer. »

Célie fronça les sourcils. « Mais le pêcheur n'a pas... » Elle s'interrompt brusquement en voyant nos expressions et rougit davantage. Elle haussa une épaule délicate. « Le bateau a chaviré à cause de la houle. Vous ne vous en souvenez pas ?

— Vous nous avez suivis ? » voulut savoir Lou.

Célie refusait de regarder qui que ce soit.

Je m'assis lourdement, en posant mes avant-bras sur mes genoux. « Qu'est-ce que tu fais ici, Célie ?

— Je... » L'expression sincère, l'air vulnérable, elle examina tour à tour Lou, Beau et Coco avant de poser les yeux sur moi. « Je voudrais vous aider.

— Aider », fit Lou, comme un écho. Moqueuse.

Mon ancienne fiancée fronça aussitôt les sourcils. « Je crois que j'ai des ressources qui pourraient être utiles au groupe dans sa recherche de M... M... » Elle s'interrompit à nouveau, levant plus haut son sac en cuir et redressant les épaules. « Dans sa quête de la Dame des sorcières.

— Tu n'arrives même pas à prononcer son nom, marmonnai-je en me massant les tempes.

— Je n'ai pas besoin de dire son nom pour la tuer. »
La tuer.

Bon Dieu.

Lou lâcha un gloussement inattendu, puis fit un large sourire et elle applaudit une fois. Deux fois. Trois fois. La lueur étrange était de retour dans ses yeux. « Eh bien, eh bien, le chaton semble finalement avoir trouvé ses griffes. Je suis impressionnée. » Son rire s'insinua sous ma peau, me noua le ventre. « Mais ma mère n'est pas une souris. Comment comptes-tu la tuer ? Tu vas lui faire la révérence ? L'inviter à prendre le thé ? »

De toute évidence, j'avais mal interprété leur relation.

Je devinai à la façon dont Beau crispa la mâchoire qu'il s'était fait la même réflexion. « Laisse-la tranquille, Lou. »

Célie lui lança un regard reconnaissant. Encouragée, elle poursuivit d'une voix plus assurée : « Je ne sais pas *comment* la tuer – pas exactement, pas *encore* –, mais j'ai des informations en ma possession. Vous aviez raison tout à l'heure, Votre Altesse. » Elle retira de son sac en cuir une enveloppe en lin immaculée. Je reconnus l'écriture de Jean-Luc sur le devant. « Le

roi Auguste a reporté *sine die* l'exécution de ta mère. Il compte utiliser sa magie pour éradiquer l'incendie. »

Beau m'adressa un signe de tête. « Je te l'avais dit. »

Elle me tendit l'enveloppe, je parcourus le contenu avant de lui rendre le tout. « Merci, Célie. Sincèrement. Mais je ne peux pas te laisser rester. Et s'il t'arrivait quelque chose ? Je ne me le pardonnerais pas. » Je marquai une pause, les sourcils froncés. Maintenant que j'y pensais... « Qu'ont dit tes parents à ce sujet ?

Elle poussa un petit soupir suffisant. « Rien du tout. »

Mon front se plissa.

« Ils ne savent pas que tu es là, n'est-ce pas ? » Beau sourit en haussant un sourcil. « Petite coquine rusée. C'est mieux de demander pardon que la permission, c'est ça ? »

Je gémis en pensant aux implications et j'enfouis mon visage dans mes mains. « *Célie*.

— *Quoi ?* » Elle perdit son calme en un instant, et je me redressai. J'étais surpris. Depuis que je la connaissais, elle ne se fâchait jamais. « Tu n'as pas à craindre qu'ils envoient le royaume à mes trousses, Reid. La dernière fois que j'ai disparu, les secours ont mis un certain temps à arriver, si tu t'en souviens bien. Il ne faudrait surtout pas que quelqu'un apprenne que mon père n'est pas capable de maîtriser sa propre maison. »

Je clignai des yeux pour cacher ma stupéfaction. Même si je savais déjà que M. Tremblay avait échoué en tant que père, j'avais sous-estimé à quel point. « Jean-Luc va venir te chercher. Et il prendra tous les Chasseurs. »

Elle secoua l'enveloppe sous mon nez. « Jean-Luc sait que je suis ici. Il m'a vu voler le carrosse de mon père, pour l'amour de Dieu, et n'a pas cessé de me gronder. » Je la fixai avec stupeur. Je ne l'avais jamais vue voler non plus. Ni prononcer le nom du Seigneur en vain. Elle expira fortement par le nez, en fourrant

l'enveloppe dans sa cape. « Quoi qu'il en soit, je croyais que *tu* apprécierais mon intervention. Si je voyage en compagnie de votre bande de sorcières et de fugitifs notoires – je vous prie de m'excuser, Votre Altesse – Jean-Luc ne pourra arrêter aucun d'entre vous sans m'arrêter aussi. Ce qui ne risque pas d'arriver. Il ne vous poursuivra pas plus loin.

— Oh, que j'aurais aimé voir son expression. » Le visage de Beau se déforma comme s'il souffrait. « Une preuve supplémentaire qu'il y a un Dieu, et qu'il me déteste.

— Peu importe. » Je me levai d'un bond, impatient de mettre fin à cette discussion. De trouver le Père Achille et de l'alerter de la situation, de demander une couverture supplémentaire pour la nuit. « Tu ne peux pas venir avec nous. »

Furieuse, elle me regarda passer, gardant les épaules carrées et la colonne vertébrale bien droite. Ses doigts étaient serrés si fort autour de son sac en cuir qu'ils blanchirent. « Ce que je ne *peux pas* faire, finit-elle par articuler entre ses dents serrées, c'est regarder mes parents droit dans les yeux. Ils veulent prétendre que rien ne s'est passé. Ils veulent que la vie reprenne comme avant. Mais ils ne peuvent pas me forcer. » Sa voix prit un ton dangereusement bas. « *Tu* ne peux pas me forcer. L'idée de r... rester sagement à la maison, à faire des courbettes aux nobles, à siroter du *thé*, pendant que Morgane est en liberté... me rend physiquement malade. » Comme je ne m'arrêtais pas, elle poursuivit avec l'énergie du désespoir. « Elle m'a enfermée dans un cercueil avec Filippa pendant des semaines, Reid. Des *semaines*. Elle... elle m'a t... torturée, et elle a mutilé ces enfants. Ce que je ne *peux pas* faire, justement, c'est rester les bras croisés. »

Je me figeai devant la chaire. J'avais sûrement mal entendu. Cette peur soudaine dans ma poitrine...

était sûrement hors de propos. Je ne me retournai pas. « Elle a quoi ? »

Un petit ricanement s'éleva en guise de réponse. « Ne m'oblige pas à le répéter.

— Célie... » Lorsque je fis enfin un pas vers elle, la nausée me soulevant les tripes, elle m'arrêta d'un geste. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle ne les cacha pas, ne les essuya pas. Elle enleva son sac en cuir de son épaule et vida son contenu sur le sol dégoûtant : des bijoux, des couronnes, des pierres précieuses, et même un calice. Les autres fixèrent le petit trésor, horrifiés, mais je restais bloqué sur ce qu'elle avait dit. Je ne pouvais pas m'arrêter... de mettre des images sur ses paroles.

Filippa avait quelques années de plus que nous. Contrairement à Célie, elle avait été une sorte de sœur pour moi. Guindée, désapprobatrice, mais une sœur tout de même. Imaginer Célie coincée avec son cadavre, des mois après l'enterrement, me retournait violemment l'estomac. Je ravalai ma bile.

« Je ne me suis pas contentée de voler le carrosse de mon père », murmura-t-elle dans le silence. Elle désigna la pile scintillante. « J'ai aussi dévalisé sa chambre forte. Je me suis dit que nous aurions besoin de fonds pour nos voyages. »

Beau se leva pour venir voir de plus près, entraînant Coco. « Comment avez-vous transporté tout cela ? » Il examina les bras de Célie avec scepticisme alors que Lou leur emboîtait le pas.

Coco tripotait les pièces sans manifester de grand intérêt : « Et où est votre carrosse ? »

Célie lâcha enfin le sac en cuir. Elle fléchit les doigts. « Je l'ai laissé au palefrenier de l'auberge.

— Et votre valet de pied ? » Agenouillé, Beau palpait le sac avec précaution, comme s'il était fait de peau humaine. Peut-être l'était-il, d'ailleurs. M. Tremblay

avait autrefois fait le commerce d'objets magiques dangereux. C'est pour cela que les sorcières avaient tué Filippa. « Votre cocher ? »

— J'ai conduit moi-même.

— *Quoi ?* » Même si Beau s'était retourné, c'est *ma* voix qui traversa la pièce. « Tu as perdu la tête ? »

Lou ricana à nouveau, bien trop heureuse de la situation.

Je lui lançai un regard noir et revins en trombe vers le groupe, sentant ma colère monter dangereusement. Je pris une profonde inspiration. Puis une autre. « C'est fini. C'est terminé. Je vais parler au Père Achille, et il arrangera une escorte pour te ramener à Césarine à l'aube. » Je commençai à remettre les bijoux dans son sac en cuir au plus vite. Même rempli de lourds bijoux, il restait léger dans ma main. Il n'était peut-être pas fait en peau humaine, mais il était magique. Maudit Tremblay. Maudite *Célie*. Si une sorcière était tombée sur elle quand elle portait ce sac, elle aurait connu le même sort que Filippa. Peut-être que c'était ce qu'elle désirait, au fond. Peut-être qu'après la Mascarade des crânes, elle avait envie de mourir.

Il n'était pas question que je la laisse faire.

« *Une seconde.* » Coco saisit mon bras sans prévenir. Son ton était le plus coupant que j'aie entendu depuis des jours. Ses doigts tremblaient. Elle rabaissa sa capuche et m'arracha un médaillon. Lorsqu'elle le souleva à la lumière de la bougie, son visage, devenu plus pâle, presque blême, se refléta sur sa surface dorée. Des filigranes s'enroulaient autour du diamant au centre du pendentif oblong. Le motif qu'ils formaient ressemblait à... des vagues. Calmement, froidement, elle demanda : « Où as-tu eu ça ? »

Lou apparut à son épaule en un instant. Tandis que les facettes scintillantes du diamant s'y reflétaient, ses yeux brillaient d'un éclat presque argenté.

Célie eut le bon sens de reculer d'un pas. « Je... je vous l'ai dit. Je l'ai volé dans le coffre-fort de mon père. » Elle se tourna vers moi pour que je la rassure, mais je ne pouvais pas. Je n'avais jamais vu cette intensité – une véritable *possession* – dans le regard de Coco ou de Lou. Leur réaction était... troublante. Je ne savais pas ce qu'était cette relique que Célie nous avait apportée par inadvertance, mais elle devait être importante. « C'était mon bijou préféré quand j'étais enfant, mais le médaillon ne s'ouvre pas. Père n'a pas pu le vendre. »

Coco frémit comme si elle se sentait insultée avant de sortir un couteau de sa cape. Je me précipitai devant Célie. « Oh, je t'en prie », grogna Coco, qui se piqua le bout du doigt. Une goutte de sang coula sur le diamant et perla en formant un cercle parfait. Puis, chose incroyable, il s'enfonça sous la surface de la pierre, tourbillonnant en un éclat cramoisi. Quand la couleur se dissipa, le médaillon s'ouvrit avec un cliquetis.

Nous nous penchâmes tous, fascinés, et aperçûmes une surface cristalline à l'intérieur.

Lou recula.

« *La Petite Larme*, déclara Coco d'une voix radoucie, sa colère momentanément évaporée.

— La petite larme, répéta Beau en écho.

— Un miroir fabriqué à partir d'une goutte de L'Eau mélancolique. » Elle contempla son reflet avec une expression indéchiffrable avant de se concentrer à nouveau sur Célie. Sa lèvre se retroussa en signe de dégoût. « Il ne s'ouvrirait pas parce qu'il ne t'appartient pas. Il appartenait à ma mère. »

Une épingle aurait pu tomber dans le sanctuaire, que nous aurions entendu l'écho de son rebond. Même le Père Achille, qui avait franchi les portes de l'arrière-cuisine en tablier, serrant un plat savonneux

et pestant à cause du bruit, semblait se rendre compte qu'il avait interrompu un moment de tension. Ses yeux se posèrent sur Célie et le tas d'or à ses pieds. « Célie Tremblay, déclara-t-il d'un ton bourru. Vous êtes bien loin de chez vous. »

Elle lui offrit un sourire poli, mais timide. Fragile. « Je vous demande pardon, monsieur, mais je ne crois pas avoir eu le plaisir de faire votre connaissance.

— Achille, répondit-il, les lèvres pincées. Père Achille Altier. »

Coco referma le médaillon. Sans un mot, elle remit sa capuche en place.

« Joli tablier », sourit Beau en voyant les roses peintes à la main sur le tablier du Père Achille. Les coups de pinceau étaient larges et irréguliers, on aurait dit que les végétaux avaient été peints par un enfant. En bleu, rouge et vert.

« Ce sont mes nièces qui l'ont fait pour moi, marmonna l'ecclésiastique.

— Il fait vraiment ressortir vos yeux. »

Le Père Achille lui lança le plat à la figure. Beau réussit à attraper le récipient glissant contre son torse, mais eut le visage éclaboussé. Le Père Achille hocha la tête avec une satisfaction légitime. « C'est le dernier de tes plats que je lave, mon garçon. Grâce à elle, dit-il en faisant un signe d'irritation en direction Lou, tu peux récurer les autres toi-même, et l'arrière-cuisine aussi. Il y a un seau et une serpillière qui t'attendent. »

Beau ouvrit la bouche pour protester avec indignation, mais Célie l'interrompit. « Père Achille. » Elle exécuta une nouvelle révérence, mais pas aussi basse cette fois. Pas aussi grandiose. Elle examina son tablier fleuri et sa tenue fripée, puis le délabrement du sanctuaire tout entier, avec une désapprobation à peine voilée. « Je suis heureuse de vous rencontrer. »

Le Père Achille semblait mal à l'aise, comme s'il n'était pas habitué à des manières aussi irréprochables. Si je ne le connaissais pas, j'aurais dit qu'il était gêné par son regard. Embarrassé, même. « Je connaissais ta mère, finit-il par lâcher en guise d'explication. Quand je vivais à Césarine.

— Bien sûr. Je lui transmettrai vos salutations. »

Il émit un petit rire. « Il vaut mieux pas. J'ai dit que je la connaissais, pas que je l'appréciais particulièrement. » Devant l'expression scandalisée de Célie, il murmura : « Le sentiment était réciproque, je vous l'assure. Bon... » Il se redressa avec toute la dignité dont il était capable. « Ce n'est pas à moi de vous demander ce que vous faites à Fée Tombe, Mademoiselle Tremblay. Ce n'est pas à moi de vous dire à quel point vous êtes stupide de vous associer à ce groupe. Donc je ne le ferai pas. Parce que je m'en fiche. Assurez-vous simplement de ne pas causer de problèmes avant de quitter les lieux. »

Je fis un pas en avant alors qu'il tournait les talons. « Elle a besoin d'une escorte pour retourner à Césarine.

— Reid. » Célie tapa du pied. « Arrête d'être...

— Têtu comme une mule ? » suggéra Beau.

Le Père Achille nous adressa un regard noir par-dessus son épaule. « Je ne suis pas garde d'enfant.

— Tu vois ? » Triomphante, elle rayonna, pointant un doigt en l'air. « Il ne m'emmènera pas, et le voyage est bien trop périlleux pour que je l'effectue seule. Je dois rester ici. Avec vous. »

Ma mâchoire se crispa. « Rien de tout ça ne t'a empêché de prendre le risque de venir.

— Oui, mais... » Elle eut l'air nerveuse tout à coup, et son sourire s'effaça. « Il se peut que je... que j'aie... menti tout à l'heure. Un détail sans importance, s'empressa-t-elle d'ajouter en voyant mon expression. Je vous ai dit que j'avais laissé mon carrosse à l'écurie,

mais euh, en *réalité*, j'ai peut-être tourné au mauvais endroit.

— Au mauvais endroit où ?

— Au phare. »

Le Père Achille se retourna lentement.

« Je vous ai perdus de vue juste avant l'aube. » Célie se tordit les mains. « Quand je suis arrivée à la bifurcation, je... j'ai choisi le chemin qui s'éloignait du village. Je n'aurais jamais imaginé que vous vous réfugieriez dans une église. J'ai vraiment beaucoup de chance de vous avoir trouvés...

— *Chère Célie*, l'interrompit Beau. Venez-en au fait, s'il vous plaît. »

Elle rougit à nouveau et baissa la tête. « Bien sûr, Votre Altesse. Pardonnez-moi. Quand je me suis approchée du phare, quelque chose a bougé dans l'ombre. Ce qui a effrayé Cabot, bien sûr, et dans sa hâte de fuir il a failli faire tomber le véhicule de la falaise. Une roue s'est cassée. J'ai réussi à libérer le cheval avant que le carrosse ne tombe dans la mer... ou du moins, il l'aurait fait si la créature ne l'avait pas attrapé. » Elle frissonna. « Je n'ai jamais vu un monstre pareil. De longs cheveux emmêlés et une peau enveloppée d'ombre. Des dents blanches et pointues. Cette créature sentait la pourriture. La chair en décomposition. Je suis certaine que si je ne m'étais pas échappée sur le dos de Cabot, elle nous aurait dévorés tous les deux. » Elle poussa un gros soupir et leva ses yeux vers les miens. « Donc, tu vois, j'ai laissé Cabot à l'écurie, mais pas ma voiture. Je ne peux pas retourner la chercher tant qu'elle est en possession de la créature, et je ne peux pas non plus risquer de voyager sans elle. Je dois rester avec vous, Reid, ou je n'arriverai jamais à la maison.

— Un *Cauchemar* », murmura Lou.

Je tendis une main lasse vers elle. « Quoi ? »

Avec un petit sourire, elle entrelaça ses doigts avec les miens. Ils étaient toujours glacés. « Je n'ai rien dit.

— Si, tu...

— Un Cauchemar a en effet élu domicile dans le phare. » Devant nos expressions ahuries, le père Achille ajouta à contrecœur : « C'est comme ça que les villageois l'appellent, en tout cas. Il nous est tombé dessus ici, à Fée Tombe, il y a trois jours, et tout le monde est terrifié. » Il se renfrogna et secoua la tête. « Ces imbéciles ont l'intention de raser le phare demain matin. »

Quelque chose dans son air désapprobateur me fit réfléchir. « Ce Cauchemar a-t-il fait du mal à quelqu'un ?

— À part moi ? demanda Célie. Il a failli nous faire mourir de peur, Cabot et moi ! »

Coco se moqua sous sa capuche. « Quelle tragédie ça aurait été.

— Coco, la réprimanda Beau. C'est indigne de toi. Si tu veux être méchante, fais-le au moins avec intelligence.

— Je ne suis pas méchante, se défendit-elle gentiment. J'aurais pleuré le cheval.

— Je vous demande pardon ? » Célie se tourna vers elle, bouche bée, n'en croyant pas ses oreilles. « Je suis vraiment désolée pour le pendentif de votre mère, Cosette, mais je ne savais pas... »

Je l'interrompis. « Le Cauchemar a-t-il fait du mal à quelqu'un ?

Le Père Achille haussa les épaules. « Ça n'a pas d'importance.

— C'est important pour moi.

— La foule en colère arrive, mon garçon. Tu vas te faire tuer.

— Vous vous en fichez.

— C'est vrai. » Les narines du prêtre se dilatèrent. « Je m'en fiche. Les Cauchemars sont connus pour

leur cruauté, mais cette créature n'a pas encore attaqué. La nuit dernière, elle s'est introduite dans la boucherie et a volé quelques restes, c'est tout ce que je sais. » Lorsque j'échangeai un regard avec Lou, puis avec Beau, le Père Achille serra les dents et déclara, comme si ces mots lui faisaient physiquement mal : « Tu devrais rester en dehors de ça. Ce n'est pas ton combat. »

Mais une foule qui voulait brûler vive une créature innocente, c'était une cause qui importait à mes yeux. Ils feraient exactement la même chose à Lou, s'ils en avaient l'occasion. À Coco. À ma mère. À moi aussi. Une colère familière, épaisse et visqueuse, mijotait dans mes tripes. Ces villageois n'étaient pas les seuls coupables. Même s'ils comptaient massacrer cet innocent, Morgane avait torturé et mutilé mes frères et sœurs, qui étaient des dommages collatéraux dans cette guerre qu'ils n'avaient pas choisie. Une guerre que ce Cauchemar n'avait pas choisie non plus.

Il était temps que ça cesse.

Un bref arrêt au phare ne ferait pas de mal. Nous pourrions avertir le Cauchemar avant que la foule ne l'attaque – peut-être même le libérer – et partir avant le lever du soleil. C'était la réaction la plus noble. Lou avait peut-être choisi le mauvais chemin pour nous tous, mais c'était un pas dans la bonne direction. Peut-être que cela nous mettrait sur une nouvelle voie. Une voie meilleure.

Et, quoi qu'il arrive, ce léger détour retarderait notre arrivée à Château le Blanc. Et peut-être...

« Je vote contre. » La voix de Coco était tranchante sous sa capuche. « Les Cauchemars sont dangereux, et nous ne pouvons pas nous permettre de nous laisser distraire de nos objectifs. Nous devrions nous diriger droit vers le château. »

Lou sourit et acquiesça.

« Si nous aidons ce Cauchemar, murmurai-je, il nous aidera peut-être en retour. Le *voilà* ton mystérieux allié, Cosette. Pas besoin d'arbres. »

Même si je ne voyais pas son visage, je sentais son regard noir braqué sur moi.

Je secouai la tête et tendis ma couverture à Célie avant de regagner mon banc. Lou ne lâcha pas ma main. Son pouce traçait les contours des veines de mon poignet. « Nous avons besoin du carrosse de Célie, poursuivis-je. Qu'elle rentre chez elle ou non. »

L'intéressée releva la tête. « Une voiture raccourcirait considérablement notre temps de trajet.

— C'est vrai. » Je la considérai pendant un long moment. Ou plutôt, je la *reconsidérai*. Un muscle tressaillit dans ma mâchoire en voyant son expression remplie d'espoir, la détermination dans ses épaules. Ce n'était pas la Célie que j'avais toujours connue. « Tu as raison. »

Achille jeta les mains en l'air et se dirigea vers l'arrière-cuisine pour se débarrasser de nous. « Vous êtes tous des imbéciles », lança-t-il par-dessus son épaule, d'un ton sinistre. « Un Cauchemar est plus fort la nuit. Agissez aux premières lueurs du jour avant que la foule n'attaque. Quoi que vous fassiez, ne les laissez pas vous voir. La peur rend les gens stupides. » Après un dernier regard à Célie puis à moi, il secoua la tête. « Mais le courage les rend stupides aussi. »

UNE PRÉSENCE INSIDIEUSE

Lou

De l'obscurité, une voix s'élève.

Pas *cette* voix-là. Pas la voix terrifiante qui chante et m'appelle. Celle-ci est plus aiguë, mordante, tranchante. Elle m'est familière. Elle ne m'appelle pas. Elle... elle me gronde.

Réveille-toi, m'ordonne-t-elle sèchement. *Tu n'es pas encore morte.*

Mais je ne connais pas ce mot. Je ne comprends pas la mort.

Personne ne la comprend. Ce n'est pas le problème... ou peut-être que c'est tout le problème. Tu es en train de t'effacer.

De m'effacer ? L'obscurité offre l'oubli. Un soulagement agréable.

On emmerde le soulagement. Tu t'es donné trop de mal trop longtemps pour abandonner maintenant. Allez, viens. Tu ne veux pas du néant. Tu veux vivre.

Un gloussement fantomatique résonne dans les ombres. Il transperce le noir infini. Il s'enroule autour de moi, caressant les bords émoussés de ma conscience, apaisant les éclats brisés en mon centre. *Abandonne-toi, petite souris. Laisse-moi te dévorer.*

J'ai mal. À chaque pulsation de l'obscurité, la douleur s'intensifie jusqu'à ce que je ne puisse plus la supporter.

C'est ton cœur. La voix aiguë revient, plus forte maintenant. Plus forte que le rythme des tambours. *Ba... boum. Ba... boum. Ba... boum.* Instinctivement, je m'éloigne, mais je ne parviens pas à me protéger du son. De la douleur. Il se répercute tout autour de moi. Il bat plus fort que jamais.

J'essaie de comprendre, de distinguer à travers l'obscurité où un cœur pourrait battre. Mais je ne repère rien.

Ne te cache pas, Lou. Approprie-toi ta douleur. Utilise-la.

Lou. Le mot est familier, comme le souffle qu'on relâche en riant. L'expiration avant de sauter, le cri qu'on retient quand on s'envole à la place. C'est un soupir de soulagement, d'irritation, de déception. C'est un cri de colère et un cri passionné. C'est... moi. Je ne suis pas l'obscurité. Je suis quelque chose de complètement différent. Et cette voix... c'est la mienne.

Te voilà, dit-elle – dis-je – avec un soulagement non dissimulé. Il était temps.

Cependant, cette prise de conscience en entraîne une autre, et je me plie brusquement, repoussant de toutes mes forces le noir qui m'écrase. Il répond de la même manière, il n'est plus une simple obscurité, mais une présence sensible à part entière. Une présence insidieuse. Elle semble malfaisante. Étrangère. Elle ne devrait pas se trouver ici – même si j'ai du mal à saisir où est cet *ici* –, parce que cet endroit... m'appartient aussi. Comme les battements de mon cœur. Comme mon nom. Je m'arc-boute à nouveau, testant ma force, m'étendant davantage, poussant, repoussant et poussant encore, mais je fais face à une résistance d'acier.

L'obscurité est aussi inflexible que la pierre.

UN JEU DE QUESTIONS

Reid

L'extrémité des doigts de Lou effleurait ma jambe au rythme de la respiration des autres. À chaque inspiration, elle les faisait remonter. À chaque expiration, elle tournait son poignet, et répétait le mouvement vers le bas avec le dos de la main. Le vent sifflait à travers les lézardes du sanctuaire, me donnant la chair de poule sur les bras. J'étais assis, rigide sous ses caresses, le cœur battant à tout rompre à cause du léger contact. J'étais tendu. J'attendais. Bien sûr, ces doigts remonterent progressivement le long de ma cuisse dans un lent geste de séduction, mais j'attrapai son poignet et fis glisser ma main pour couvrir la sienne. Pour la maintenir en place.

Une émotion étrange se figea dans mon sang, tandis que je bloquais sa main sous la mienne. J'aurais dû ressentir un pincement, sentir cette faim familière me tarauder, cette chaleur, qui me laissait presque fiévreux dès que nous nous touchions. Mais ce nœud dans mon estomac... ce n'était pas du désir. C'était autre chose. Quelque chose de mal. Tandis que les autres se préparaient à aller au lit, une demi-heure plus tôt, un sentiment d'effroi m'avait enveloppé. Cette crainte s'était intensifiée lorsque Beau, le dernier

éveillé, s'était finalement endormi, nous laissant seuls, Lou et moi.

Me raclant la gorge, je serrai ses doigts. Me forçai à sourire. Déposai un baiser sur sa paume. « Nous devons nous lever tôt. Nous devons quitter Fée Tombe après avoir libéré le Cauchemar. Nous allons encore passer de longues journées sur la route. »

Ces affirmations ressemblaient à une excuse.

C'en était une.

Un faible bruit résonna dans sa gorge. Elle n'avait pas porté son ruban depuis que nous avions quitté Césarine. Mon regard tomba sur sa cicatrice, refermée, mais toujours froncée, rouge. Elle la caressa de sa main libre. « Comment est-ce qu'on libère un Cauchemar ?

— Peut-être que nous pouvons le raisonner. Le convaincre de retourner dans la forêt.

— Et si on n'y arrive pas ? »

Je soupirai. « Nous devons nous contenter de le mettre en garde contre la foule en colère. On ne peut pas le forcer à faire quoi que ce soit.

— Et si la créature décide de dévorer la foule ? Si notre avertissement lui offre l'occasion de s'y préparer ?

— Elle ne le fera pas », décrétai-je avec fermeté.

Elle m'examina avec un demi-sourire. « Tu as développé une certaine affinité avec nous, pas vrai ? » Son sourire s'élargit. « Avec les monstres. »

Je déposai un baiser sur son front et essayai de ne pas prêter attention à l'odeur étrange de sa peau. « Dors, Lou.

— Je ne suis pas fatiguée », ronronna-t-elle, ses yeux trop brillants dans l'obscurité. Trop pâles. « On a dormi toute la journée. » Quand sa main glissa à nouveau sur mon torse, je l'attrapai et entremêlai nos doigts. Elle interpréta mal mon geste. Elle le prit pour une invitation. Avant que je puisse battre des cils, elle passa un

genou par-dessus mes jambes pour me chevaucher et souleva maladroitement nos mains au-dessus de nos têtes. Quand elle arquait le bas du dos et colla sa poitrine contre la mienne, mon estomac se noua. Merde.

Je m'efforçai de rester impassible. Bien sûr qu'elle voulait me... me toucher. Pourquoi ne le voudrait-elle pas ? Il y a un mois à peine, j'avais envie d'elle comme un drogué. Les courbes subtiles de ses hanches, l'épaisse ondulation de ses cheveux, la lueur espiègle dans ses yeux. J'étais incapable de ne pas la tripoter à tout instant de la journée... même la présence de ma *mère* ne suffisait pas à m'arrêter. Et c'était bien plus que physique.

Dès le début, Lou m'avait réveillé de ma torpeur. Sa présence avait été contagieuse. Même quand j'étais furieux, exaspéré, je ne cessais jamais d'avoir envie d'être près d'elle.

Alors qu'en cet instant, je jetais un coup d'œil à Beau, à Coco, à Célie, priant pour que l'un d'eux se réveille. Espérant qu'ils ouvrent les paupières et nous interrompent. Mais ils n'en firent rien. Ils dormaient, sans se soucier de ma lutte intérieure.

J'aimais Lou. Je le savais. Je le sentais dans mes os.

Et pourtant je ne supportais pas de la voir.

Qu'est-ce qui *n'allait pas* chez moi ?

Ma colère explosa quand elle approcha ses lèvres de mon oreille et me mordilla le lobe. Trop de dents. Trop de langue. Une nouvelle vague de dégoût m'envahit. Pourquoi ? Était-ce parce qu'elle était encore en deuil ? Parce que *je* l'étais ? Parce qu'elle avait attaqué son dîner comme un animal enragé, parce qu'elle n'avait cligné des yeux que deux fois en une heure ? Je me secouai mentalement, irrité contre Beau. Et contre *moi-même*. Elle était plus étrange que d'habitude, c'était vrai, mais cela ne justifiait pas que ma peau se hérisse lorsqu'elle me touchait.

Pire encore, ces pensées – cette crainte imminente, cette aversion troublante – me donnaient l'impression de la trahir. Lou méritait mieux que cela.

Je déglutis avec difficulté et me tournai pour rencontrer ses lèvres. Elle m'embrassa avec enthousiasme, sans hésitation, et ma culpabilité ne fit que croître. Elle ne semblait toutefois pas sentir ma réticence. Elle se rapprocha de moi, ondulant du bassin contre mon entrejambe. Maladroite. Impatiente. Quand elle frôla à nouveau ma gorge avec ses lèvres et aspira mon pouls rapide, je secouai la tête en signe de défaite. Cela n'allait pas. Mes mains descendirent sur ses épaules.

« Il faut qu'on parle. »

Les mots étaient sortis tout seuls. Elle cligna des yeux de surprise, et une lueur qui ressemblait à... de l'insécurité scintilla dans ses yeux pâles. Je me détestais. J'avais vu Lou douter d'elle peut-être deux fois dans toute notre relation, et ça n'avait jamais été de bon augure pour nous. Le doute s'évanouit aussi vite qu'il était apparu, remplacé par une lueur malicieuse. « Ça implique les langues, non ? »

Doucement, fermement, je la fis descendre de mes genoux. « Non. Pas du tout.

— Tu es sûr ? » insista-t-elle d'un ton enjôleur. Elle se pencha sur moi en redoublant de séduction. C'était son intention, du moins. Car le mouvement manquait de sa finesse habituelle. Je me penchai en arrière et examinai ses yeux trop brillants. Ses joues rouges.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Dis-moi ce que c'est et j'arrangerai ça.

« À toi de me le dire. » De nouveau, ses mains cherchèrent mon torse. Je les saisis avec une frustration contenue, serrant ses doigts glacés en guise d'avertissement.

« Parle-moi, Lou.

— De quoi veux-tu parler, mon cher mari ? »

Je pris une grande inspiration, l'examinant toujours attentivement. « D'Ansel. »

Son nom tomba entre nous comme une carcasse. Pesant. Sans vie.

« Ansel. » Elle retira ses mains avec un froncement de sourcils. Son regard se fit distant. Comme s'il s'était refermé d'un coup. Elle fixait un point juste au-dessus de mon épaule. Ses pupilles se dilataient et se contractaient en de minuscules mouvements presque imperceptibles. « Tu veux parler d'Ansel.

— Oui.

— Non, répondit-elle catégoriquement. Je veux parler de toi. »

Je plissai les yeux. « Pas moi. »

Elle ne répondit pas tout de suite, continuant à me fixer comme si elle cherchait... quoi ? Les bons mots ? Lou ne s'était jamais souciée de trouver le mot juste. En réalité, elle s'amusait à dire les mots qu'il ne fallait pas. Si je devais être honnête avec moi-même, j'aimais les entendre. « Faisons un autre jeu de questions, alors, proposa-t-elle brusquement.

— Quoi ?

— Comme à la pâtisserie. » Elle acquiesça rapidement, presque pour elle-même, avant de me faire enfin face. Elle inclina la tête. « Tu n'as pas mangé ton roulé à la cannelle. »

Je clignai des yeux. « Quoi ?

— Ton roulé à la cannelle. Tu ne l'as pas mangé.

— Oui, je t'ai entendue. J'ai juste... » En secouant la tête, j'essayai à nouveau, déconcerté. « Je ne suis pas aussi friand de sucre que toi.

— Hmm. » Elle se lécha les lèvres de façon salace. Quand son bras se faufila derrière moi le long du banc, je résistai à l'envie de me pencher en avant. Mais quand ses doigts se faufilèrent dans mes cheveux, je ne pus résister. Elle me collait comme la

peste. « Le gibier est délicieux aussi. Salé. Tendre. Du moins, ajouta-t-elle avec un sourire entendu, si on le mange tout de suite. » Je la fixai avec confusion. Puis horreur. Elle sous-entendait qu'on devait le manger cru. « Sinon, la rigidité cadavérique durcit la viande. Il faut suspendre l'animal pendant quinze jours pour décomposer le tissu conjonctif. C'est difficile d'éviter les mouches, bien sûr.

— Quand diable as-tu mangé du *cerf cru* ? » demandai-je avec incrédulité.

Ses yeux semblèrent briller en entendant le juron, et elle fredonna avec excitation en se penchant vers moi. « Tu devrais goûter. Ça pourrait te plaire. » Puis elle ajouta : « Mais je suppose qu'un chasseur dans sa tour d'ivoire n'a jamais eu besoin d'écorcher un cerf. Dis-moi, as-tu déjà souffert de la faim ?

— Oui.

— La vraie faim, je veux dire. As-tu déjà souffert du froid ? Celui qui te gèle les entrailles et te laisse comme de la glace ? »

Malgré l'hostilité de ses paroles, sa voix ne contenait pas la moindre trace de mépris. De la curiosité, rien de plus. Une curiosité sincère. Elle se balançait d'avant en arrière, incapable de rester immobile, tout en m'observant. Je lui lançai un regard noir. « Tu sais bien que oui. »

Elle pencha la tête. « Ah oui, je le sais ? » Après avoir pincé les lèvres, elle hocha à nouveau la tête. « Je le sais. Oui, bien sûr. Le Creux. Il faisait terriblement froid, hein ? » Son index et son majeur remontèrent le long de ma jambe. « Et tu as encore faim en ce moment, pas vrai ? »

Elle gloussa lorsque je ramenai sa main sur ses genoux.

« Que... » Je me raclai la gorge. « Quelle est ta prochaine question ? » Je pouvais lui faire plaisir. Je

pouvais jouer à ce jeu. Si cela signifiait la percer à jour, si cela me permettait de démêler ce qui avait... *changé* en elle, j'étais prêt à rester là toute la nuit. Je l'aiderais. Je le *ferais*. Car si c'était vraiment de la peine qu'elle éprouvait, elle avait besoin d'en parler. *Nous* avions besoin d'en parler. La culpabilité me transperça une nouvelle fois comme un coup de poignard quand je regardai ses mains. Elle les avait serrées très fort.

J'aurais dû tenir ces mains dans les miennes. Je n'arrivais pas à me forcer à le faire.

« Oooh, une question, une question. » Elle porta ses jointures entrelacées à ses lèvres, en réfléchissant. « Si tu pouvais être quelqu'un d'autre, qui serais-tu ? » Un nouveau sourire. « Quelle peau endosserais-tu ? »

— Je... » Je jetai un coup d'œil machinal à Beau. Le mouvement n'échappa pas à Lou. « Je ne voudrais pas être quelqu'un d'autre.

— Je ne te crois pas. »

Sur la défensive, je ripostai : « Qui voudrais-tu être, toi ? »

Elle baissa les mains sur sa poitrine. Comme ses doigts étaient toujours entrelacés, on aurait pu croire qu'elle priait. Sauf que ses yeux brillaient d'une lueur calculatrice et que son sourire était diabolique. « Je peux être qui je veux. »

Je m'éclaircis la gorge et tentai d'ignorer les poils qui se dressaient sur ma nuque. En vain. « Comment savais-tu pour les Cauchemars ? J'ai étudié les matières occultes toute ma vie, et je n'ai jamais entendu parler de cette créature.

— Tu as cherché à *anéantir* l'occulte. J'ai vécu avec. » Elle inclina la tête. Le mouvement envoya un nouveau frisson le long de ma colonne vertébrale. « Je *suis* l'occulte. On apprend plus dans l'ombre qu'au soleil. » Comme je ne répondais pas, elle demanda

brusquement, sans détour : « Comment choisirais-tu de mourir ? »

Je l'observai d'un air entendu. *C'est parti.* « Si je pouvais choisir... J'imagine que je voudrais mourir de vieillesse. Heureux et bien nourri. Entouré de ceux que j'aime.

— Tu ne choisirais pas de mourir au combat ? »

Un halètement effrayé. Un bruit sourd écœurant. Un halo écarlate. Je chassai mon dernier souvenir d'Ansel et la regardai droit dans les yeux. « Je ne choisirais cette mort pour personne. Même pas pour moi. Plus maintenant.

— *Il l'a choisie.* »

Même si mon cœur se serrait – même si son nom suffisait à faire monter une pression inconfortable dans mes yeux – j'inclinai la tête. « C'est vrai. Et je l'honorerai tous les jours de ma vie pour cette raison, parce qu'il a choisi de t'aider, de se battre avec toi. Parce qu'il a choisi d'affronter Morgane à tes côtés. Il était le meilleur d'entre nous. » Le sourire de Lou s'effaça enfin, et je tendis la main pour saisir la sienne. Je ne la lâchai pas, même si elle était glaciale. « Mais tu ne devrais pas te sentir coupable. Ansel a pris cette décision, pas pour toi ou pour moi, mais pour lui. Maintenant, déclarai-je fermement avant qu'elle ne puisse m'interrompre, c'est ton tour. Réponds à la question. »

Son visage restait impénétrable. Vide d'expression. « Je ne veux pas mourir. »

Je frottai sa main glacée entre les miennes, pour essayer de la réchauffer. « Je sais. Mais si tu devais choisir...

— Je choisirais de ne jamais mourir.

— Tout le monde meurt, Lou », insistai-je doucement.

Elle se pencha plus près en voyant mon expression et passa la main le long de mon torse. Elle me

chuchota à l'oreille : « D'après qui, Reid ? » Elle me caressa la joue, et pendant une seconde, je me perdis dans sa voix. Si je fermais les paupières, je pouvais prétendre qu'une autre Lou me serrait de cette façon. Je pouvais prétendre que ce contact glacial appartenait à une autre personne, une voleuse mal embouchée, une païenne, une sorcière. Je pouvais prétendre que son haleine sentait la cannelle et que ses cheveux longs et bruns tombaient sur ses épaules. Je pouvais prétendre que tout cela faisait partie d'une plaisanterie habile. D'une blague déplacée. Elle aurait ri et m'aurait tapé sur le nez à ce moment-là. Elle m'aurait dit que j'avais besoin de me détendre. Au lieu de cela, ses lèvres survolèrent les miennes. « Qui a dit qu'on devait mourir ? »

Je déglutis, rouvris les yeux, et le charme se rompit.

MON NOM EST LÉGION

Lou

Il y a très peu d'avantages à perdre le contrôle de son corps... ou plutôt, de perdre la conscience de son corps. Sans yeux pour voir et sans oreilles pour entendre, sans jambes pour marcher et sans dents pour manger, je passe mon temps à flotter dans l'obscurité. Mais... peut-on flotter sans corps ?

Ou est-ce que je me contente d'exister ? D'ailleurs, cette obscurité n'est pas tout à fait l'obscurité, si ?

Ce qui veut dire...

Oh mon dieu. J'existe désormais à l'intérieur de Nicholina le Clair.

Non. C'est *elle* qui existe à l'intérieur de *moi*, cette salope de voleuse de corps.

Avec un peu de chance, c'est elle qui doit assumer mon hémorragie mensuelle. Elle le mériterait.

Bien que j'attende sa réponse, impatiente, aucun gloussement fantomatique ne répond à ma provocation, alors je réessaie. Plus fort cette fois. En criant mes pensées. Peut-on avoir des pensées sans cerveau ? Dans l'abîme ? *Je sais que tu m'entends. J'espère que mon utérus se révolte contre toi.*

Les ténèbres semblent se déplacer en réponse, mais elle ne dit toujours rien.

Je me force à me concentrer et je repousse sa présence oppressante. Elle ne bouge pas. J'essaie à nouveau, plus fort cette fois. Mais rien. Je ne sais pas combien de temps je m'échine. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé depuis que j'ai repris conscience. Le temps n'a aucune signification ici. À ce rythme, je récupérerai mon corps dans environ trois cents ans, je me réveillerai dans une tombe, plus poussière que squelette. Au moins ma mère n'est pas capable de tuer un squelette. Et eux, au moins, n'ont pas d'utérus.

Je crois que je deviens folle.

Avec une dernière poussée violente, je résiste à une crise de rage. Les émotions semblent... tellement différentes dans cet endroit. Elles sont sauvages et incontrôlées, sans corps pour les contenir. Et parfois, dans des moments comme celui-ci, je me sens – quelle que soit la forme que j'ai prise –, glisser en elles, sans être altérée. Comme si je *devenais* l'émotion.

Reid détesterait être ici.

Penser à lui transperce ma conscience, et une nouvelle émotion menace de me consumer. La mélancolie.

A-t-il remarqué que je ne suis pas moi-même ? Est-ce que quelqu'un l'a remarqué ? Est-ce qu'ils réalisent ce qui m'est arrivé ?

Je me concentre à nouveau sur Nicholina, sur l'obscurité, avant que la mélancolie ne m'engloutisse tout entière. Cela ne sert pas à grand-chose de s'attarder sur de telles abstractions, pourtant un froid débilitant s'insinue à travers la brume, mon subconscient, alors qu'une autre pensée indésirable naît en moi : comment pourraient-ils l'avoir remarqué ? Même avant que La Voisin et Nicholina nous trahissent, je n'étais pas moi-même. Je ressens encore ces éclats, ces fissures dans mon esprit que j'ai cassées volontairement.

Il y en a une qui fait plus mal que les autres. Une plaie béante.

Je m'en éloigne instinctivement, bien qu'elle palpite avec des yeux couleur whisky, des cils recourbés et un rire doux et lyrique. Cette blessure me fait mal, avec son bras longiligne autour de mes épaules, sa main chaude dans la mienne. Elle palpite d'empathie, d'un faux accent et d'une bouteille de vin volée, de rougissements timides et d'anniversaires qui n'en sont pas tout à fait. Elle brûle du genre de loyauté qui n'existe plus dans ce monde.

Il n'aura pas atteint l'âge de 17 ans.

Ansel a tout sacrifié, m'a complètement fissurée, et j'ai laissé Nicholina se glisser dans la brèche. Voilà comment je l'ai remercié : en me perdant totalement. La haine de moi-même bouillonne, noire et nocive, au fond de ma conscience. Il méritait mieux que ça. Il méritait *plus*.

J'allais le lui donner. Que Dieu ou la Déesse ou juste la noirceur de ma putain d'âme m'en soit témoin, je lui offrirais tout ça. Je m'assurerais qu'il ne soit pas mort en vain. En réponse, une voix inconnue me fit sursauter en murmurant : *Oh, bravo*.

La brume d'encre se contracte sous l'effet de ma frayeur, mais je la repousse avec force, cherchant cette nouvelle présence. Ce n'est pas Nicholina. Ce n'est certainement pas moi. Et cela signifie... que quelqu'un d'autre est ici.

Qui êtes-vous ? dis-je avec un courage feint. Par les nichons de la mère, combien de personnes – ou d'esprits, ou d'entités, ou *quoi que ce soit* – peuvent tenir dans un seul corps ? *Que voulez-vous ?*

Tu n'as pas à avoir peur. Une autre voix, cette fois. Aussi peu familière que la dernière. *Nous ne pouvons pas te faire de mal*.

Nous sommes toi.

*Ou plutôt, ajoute une troisième, nous sommes elle.
Ce n'est pas une réponse, lancé-je sèchement. Dites-moi qui vous êtes.*

Une brève pause.

Puis une quatrième voix dit enfin : *Nous ne nous en souvenons pas.*

Une cinquième maintenant. *Bientôt, tu ne t'en souviendras plus non plus.*

Si j'avais des os, ces mots les glaceraient jusqu'à la moelle.

Combien... combien d'entre vous sont là ? dis-je doucement. *Aucun d'entre vous ne se souvient de son nom ?*

Notre nom est Légion, répondent du tac au tac les voix à l'unisson. *Car nous sommes nombreux.*

Bon sang. Il y a bel et bien plus que cinq voix. Plutôt cinquante. Merde, merde, *merde*. Je me souviens vaguement d'un verset que quelqu'un a récité à partir d'un passage de la Bible de l'archevêque, celle qu'il m'a prêtée dans les sous-sols de la tour des Chasseurs. L'homme qui l'a prononcé était possédé par des démons. Mais ça... ce ne sont pas des démons, si ? Est-ce que Nicholina est possédée par des démons ?

Hélas, nous ne le savons pas, dit amicalement la première. *Nous vivons ici depuis un nombre d'années inconnu. Nous pourrions être des démons, ou des souris. Nous ne voyons que ce que notre maîtresse voit, n'entendons que ce que notre maîtresse entend.*

Des souris.

Elle nous parle parfois, ajoute une autre voix, et d'une manière ou d'une autre, je sens sa mauvaise intention. J'en ai la *certitude*, comme si son flot de conscience avait fusionné avec le mien. *Au fait, c'était une plaisanterie. Nous ne nous appelons pas Légion. C'est un nom débile, si vous voulez notre avis.*



14087

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 1^{er} avril 2024*

Dépôt légal : mai 2024
EAN 9782290382738
L21EPGN000793-550040

Éditions J'ai lu
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion